

ISABEL MEYRELLES

UNIVERSIDADE DE ÉVORA	
Arquivo FCS	01.226

Souvenirs da Universidade!  
UNIVERSIDADE  
DE ÉVORA  
Beijinhos

Isabel

UNIVERSIDADE DE EVORA	
Arquivo	Fes 01.226

# CAHIER DE RÊVES



UNIVERSIDADE  
DE ÉVORA

*L'Animal Rêve*

Les renards fuient quand on les rêve  
Pierre Peuchmaurd



UNIVERSIDADE  
DE ÉVORA



Je suis avec mon cousin x qui a mon âge. Un serpent rouge nous attaque. Il me pique au doigt. Nous lui tenons alors la gueule ouverte et je lui lance une flèche qui traverse son corps. Ensuite, un dragon de briques arrive. Je me réfugie dans une pyramide. Le dragon me rejoint et me fait peur avec sa gueule ouverte.

Sur une roche au milieu d'un lac nous sommes quelques-uns. Devant moi les gens se baignent joyeusement. Je regarde sous l'eau, un peu à côté de moi, et, dans

l'eau qui semble maintenant peu profonde, je vois grouiller de nombreux gros serpents.



Je suis à la pêche. Assise sur un lit double, je lance le fil de la canne à pêche dans l'eau, tout près. Au début, je ne prends que des petits poissons. C'est embêtant, les gens autour de moi en prennent tous de plus gros et en plus grande quantité. Finalement, j'attrape un très gros poisson. Je suis alors sur un vrai bateau de pêche. On met le poisson sur une table pour l'examiner et, à notre grande

surprise, nous découvrons que le poisson porte une inscription sur lui : «*POISSON FRAIS. MORUE D'EAU DOUCE*». Ensuite quelqu'un nous explique que c'est normal, que des chercheurs ont fait des changements génétiques sur les poissons et ainsi ils portent incrustés dans leurs écailles leur nom et espèce. Nous sommes d'accord pour trouver cela normal.



Un événement qui ressemble à un mariage réunit ma famille et celle de ma copine dans la salle d'un énorme hôtel. C'est le début

du mois d'août et il neige dehors. Il y a là un petit chat magique qui me permet de faire plein de choses si je le tiens dans mes bras. Ensuite, je veux aller en Allemagne.

\*

La fenêtre est ouverte. Quelque chose entre. Un insecte qui vole. Il semble être une gracieuse construction d'ailes de papillon : colorées, veloutées et finement imbriquées. Tout ceci a la forme d'un poisson mais vide à l'intérieur. C'est beau et un peu effrayant.

Un homme méchant jette en hurlant une espèce de sort à deux animaux : une musaraigne et un autre animal (un serpent ? un rat ?) et ces deux animaux me poursuivent partout dans la maison pour me faire du mal. Ensuite, j'essaie d'expliquer ce qui vient de m'arriver à x qui ne me croit pas.

\*

Je suis dans la toundra enneigée. Devant moi se trouve une école préfabriquée entourée de gros bancs de neige. J'ai froid et l'école me semble un bon endroit pour me réchauffer. Des lions tournent

autour de l'édifice. Je me demande s'il s'agit d'un zoo. Ensuite, je suis dans l'édifice. L'intérieur, assez sinistre, me fait penser à la s.p.c.a. : de longs corridors avec des cages des deux côtés. Je veux sortir mais les lions m'agrippent gentiment. Ils désirent que je reste avec eux, en dedans.



Je suis à la campagne avec quelques personnes et nous faisons de l'équitation. On arrive à la maison de cette fille, x, qui nous accompagne et à qui appartiennent les chevaux. Je mets énormément

de temps à descendre de ma monture. Lorsque c'est fait, je me rends compte que je l'ai blessée partout sur le museau, près des oreilles et près des yeux. Elle saigne beaucoup. Je panique, j'angoisse. Je ne comprends pas comment j'ai fait ça, c'est peut-être mon sac... Je rentre dans la maison pour parler à x. Je sens qu'elle me trouve stupide. Elle me donne une guénille et de l'alcool avec lesquels je vais doucement essuyer la face de mon cheval sagement assis. Cette opération est bien agréable.



Je suis avec un de ces chiens qui a la peau toute plissée. Celui-ci est mauve et turquoise. Il a un nez pointu avec une balle noire au bout. Il se met sur le dos et je lui caresse longuement le ventre. Sa fourrure est extraordinairement douce au toucher. Je ressens un amour immense pour cet animal.



Des tigres attaquent ma maison. Je sors avec ma carabine qui ne fonctionne pas pour défendre les habitants de la maison.



C'est le matin et je me prépare à aller à l'école. Je m'habille et entre dans la cuisine où ma famille déjeune déjà. «Ta chatte est encore entrée dans le toaster», me dit mon père. Je m'approche avec soin de l'engin à deux tranches. Il est frais au toucher et sa manette est levée. Je regarde par les fentes où on met les tranches et je ne vois rien d'inhabituel. J'appuie mon oreille contre l'appareil et j'entends ma chatte. Sa voix résonne et semble distante comme si elle était au fond d'un puit. Elle chante ce morceau d'opéra qu'on entend dans le film *Diva*. Je décide ensuite qu'il vaut mieux la laisser

seule. Je débranche le toaster et pars à l'école.



Je vois x dans l'ombre derrière la porte, habillé de tweed avec son manteau gris, son foulard chiné. Il entre et ressort de l'ombre à plusieurs reprises et se transforme à chaque fois. Dans la lumière, il est un chat tigré. Dans l'ombre, il redevient lui-même tout en restant ce chat tigré. Il est alors double.



J'entre par l'une des multiples entrées sans porte de mon appartement. Il est long et étroit comme un tunnel. Je le découvre cambriolé et vandalisé. Les objets sont épars et renversés. La télévision a été volée mais est toujours là. Dans la salle de bain, x, une très vieille femme, gît assassinée. Je me retrouve alors assise dans une salle de cinéma. Derrière moi la morte me parle: «En sautant sur un matelas rempli de gigantesques ressorts j'ai réussi à m'évader», me raconte-t-elle. Ensuite, dans un vaste jardin ombrageux j'aperçois une grande famille de chats abritée entre les racines d'un arbre. Je m'assieds par terre et me vois



entourée de tous ces chats et d'une chèvre. Au loin, un groupe d'enfants chaussés de bottes à crampons escaladent la grande muraille de Chine.

\*

Mon ami x est en train de jouer dans la cuisine avec mon ours polaire (domestique).

\*

Une fille douce, x, dit : « J'aime l'odeur de poussins dans la pièce à débarras. » Ensuite, comme

je réfléchis à comment des poussins ont pu naître et vivre cachés dans la pièce à débarras, un petit rat me mord le pied. Je crie. Il saute et me mord la tête.

\*

Nous retournons, mon amie et moi, à notre hôtel au sommet d'une montagne. Il fait sombre. C'est l'après-midi. Nous revenons par le chemin que nous avons emprunté il y a une demi-heure pour aller au village. Deux moutons, que nous n'avions pas remarqués la première fois, s'y trouvent. Le premier est à la droite du

chemin. Il semble fuir quelque chose. Il a l'air en colère. Le second plus à l'arrière sur la gauche est plus fade. Il semble suivre le premier. Les deux sont gris et sales comme la température. Nous montons la côte. Sur notre passage, le premier mouton se retourne l'air encore plus furieux qu'avant. Le second nous ignore complètement, on trouve ça drôle. Il fait noir lorsqu'on arrive à l'hôtel. Le couple xy, à qui il appartient, parle d'argent dans la cuisine. Ça n'a pas l'air de bien aller. La femme devant son fourneau se met à rire. Elle découvre des dents faites sur mesure pour ruminer. L'homme, qui rit lui aussi, nous demande si

on peut aller le reconduire au village où il a un rendez-vous important. Nous refusons car nous sommes exténués. Il nous faut absolument dormir. Nous sommes très fatigués. Il n'insiste pas. Ensuite, nous montons à nos chambres où nous nous endormons immédiatement.

UNIVERSIDADE  
DE ÉVORA



Je suis assis sur un crocodile gentil qui va vers la Gaspésie en marchant.



Ma tortue a douze ans et se nomme Grenouille parce qu'elle est verte. Je la prends dans son aquarium où elle vit depuis toujours. Je la sors et je la mets sur le trottoir. Elle est folle, ivre de cette délivrance. Je la suis, me demandant si elle saura quoi faire de cette indépendance. Elle se rend sur le balcon de voisins grecs où il y a de gros poissons salés. Elle tombe en extase, se couche, se roule sur les poissons comme si elle retrouvait ses amis perdus depuis longtemps. Je pense que c'est bien étrange puisque les poissons sont morts. Ensuite, je la reprends et je la mène près d'un tout petit ruisseau. Je ne sais pas vraiment si je devrais la rendre à la

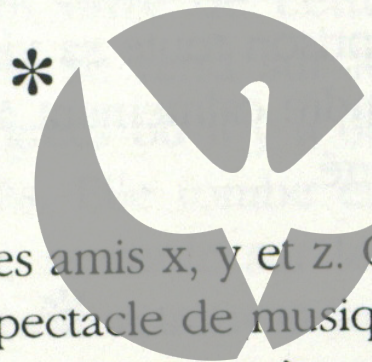
nature dans une rivière ou dans un lac. *Grenouille* est très nerveuse. Je la mets à l'eau, m'assurant de ne pas la perdre de vue. Je décide de la ramener dans son aquarium et je prends la résolution de revenir au ruisseau avec elle à chaque jour. Je me demande alors si après avoir été en prison toute sa vie on peut réapprendre calmement à disposer de sa liberté.

UNIVERSIDADE  
DE ÉVORA



J'arrive à la porte de derrière, chez mon ami x (qui refuse de me voir depuis un certain temps). Je sonne. Il n'y a pas de réponse.

Je colle mon nez sur la vitre et, difficilement, j'arrive à apercevoir à l'intérieur un petit chiot qui se promène. Il y a aussi un chaton et, ensuite, un chat en terre glaise qui joue avec eux.



Je suis avec mes amis x, y et z. On revient d'un spectacle de musique hard-core et je les invite à mon appartement qui se trouve (étonnamment) sur le bord de la mer. Mes amis ont des enfants qui vont se baigner. On aperçoit dans l'eau des requins qui vont vers eux. On crie aux enfants de faire attention. Mais,

ensuite, les requins sortent de l'eau en marchant sur la queue et viennent me rejoindre dans la cuisine où je suis en train de faire à manger. Ils se placent de chaque côté de moi et, avec leurs nageoires caudales, manipulent les poignées des casseroles et se font la cuisine.

UNIVERSIDADE  
DE ÉVORA

Je conduis une voiture des J années 60 dans une ruelle étroite et vide. Soudain, au bout de la ruelle, je remarque une procession de gens marchant lentement. Ils sont vêtus de blanc, comme les membres du Klu-klux-klan, et ils

portent des bougies et des icônes. J'entends une voix qui me dit : «À Cuba les gens ne croient plus en ces processions, ils les ignorent et se tournent vers d'autres espoirs». Cela augmente mon intérêt pour ce vestige du passé cubain et je décide de ralentir pour mieux observer le scène. Ensuite, je remarque, sur une rue transversale à ma droite, un homme grand et mince qui gesticule de façon incontrôlée. Il est en train de frapper des mains et des pieds un petit chien blanc et brun. Son visage est couvert d'une substance crayeuse et je peux apercevoir, à travers le masque blanc, ses yeux étroits et colériques. Il n'arrête pas de frap-

per et semble de plus en plus en colère. Je tourne sur cette rue et ouvre la porte arrière de la voiture avec l'espoir de voir le chien embarquer, ce qu'il fait à ma grande surprise. Je ferme rapidement la porte et je me retourne pour venir couvrir le chien de tout mon corps. Je veux lui donner tout l'amour possible. Mon coeur bat très fort au contact de son corps. J'ai d'abord peur qu'il me morde mais, tout au contraire, il se laisse faire complètement. J'embrasse son museau et ses yeux tristes et je ressens un amour immense pour ce chien.





UNIVERSIDADE  
DE ÉVORA

On a pu lire ici la transcription  
de rêves ayant visité, dans le  
désordre, les dormeuses et  
dormeurs suivants :

Carmen Audet, Marie-Claude  
Bouthillier, Maïcke Castegnier,  
Benoît Chaput, Myriam Cliche,  
Marci Denesiuk, Julie Fauteux,  
Caroline Fodor, Caroline Hamel,  
François Martel, Dagmar Paukstadt,  
Suzanne Perron, Blaise Renard.



UNIVERSIDADE  
DE ÉVORA

*Ce cahier de rêves fait partie intégrante du  
numéro spécial  
L'Animal Rêve  
de La Revue des Animaux.*

**Editions L'Oie de Cravan  
Montréal  
Décembre 1995**

## SOMMAIRE

## L'ANIMAL RÊVE

*Numéro particulier de La Revue des Animaux*



*Aux Écritures*

José Acquelin, Anna Beaudin, Anne-Marie Beeckman, Maïcke Castegnier, Benoît Chaput, Paul Colinet, Carle Coppens, Sylvain Côté, Pierre Desruisseaux, Louise Gagnon, Lynda Gauthier, John-David Graham, Michaël Lachance, Michel-François Lavaur, Louis Lefebvre, Anne Marbrun, Guy Marchand, François Martel, Isabel Meyrelles, Julie Perron, Suzanne Perron, Alexandre Pierrepont, Pierre Peuchmaurd, Nathalie Richer, Monsieur Simon, Claude Thuot.



## Table des Ymagiers

Couverture .....	Marc Leduc
Sommaire.....	Marcel Göhring, Tanya Morand
1, 29, 30.....	Maïcke Castegnier
7.....	John D. Graham
11.....	Marcel Göhring
14.....	Didier Gueston
15, 27, 49.....	Richard Deschênes
21.....	Pascale Constantin
35.....	Anne Bertoin
19, 43.....	Carmen Audet
47.....	Myriam Cliche
56.....	Josée Desjardins
60.....	Anick St-Louis
65.....	Anna Beaudin
Dernière page.....	Isabel Meyrelle

Nous remercions également les dormeurs ayant participé au Cahier de rêves. La Revue des Animaux est un mensuel irrégulier animé par Maïcke Castegnier. Pour tout renseignement, écrire au 5460 Waverly, Montréal, H2T 2X9. Merci à Myriam Cliche pour ses beaux yeux ainsi qu'à Jeanne pour ses petits pieds. Préparé avec l'aide du défunt Programme Exploration du Conseil des Arts du Canada. Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec. 4e trimestre 1995.



## R E V A E A N I M A E

Le rêve animal nous ressemble et nous rassemble. Ceux qui rêvent encore dans leurs lits ou tout simplement en marchant sont proches de l'animal. C'est un appel auquel l'on ne peut échapper. Les aspirants aux rêves sont de toutes espèces, ils avancent dans la vie sans sûreté et sans écran protecteur. Seul rempart contre la force des économies envahissantes, ils soulèvent la poussière des cataractes et ignorent les embuscades placées devant eux.

Flotter contre les parois des maisons, examiner le vol des oiseaux, les suivre en cours de vol, surplomber les villes, et puis atterrir pour manger une croûte, c'est ça un rêve!

Vus de haut, beaucoup de chiens sont attachés, ils ressemblent à leurs maîtres, enchaînés à leurs routines et prisons individuelles. Bien tenus et serrés. La laisse des journées longues n'empêchent pas la bête de rêver. Des champs immenses se déroulent sous ses pattes, des papillons échappent à ses crocs, des amis l'attendent au creux de la colline. Pisser dans les fleurs, discuter

avec des fourmis, jouer à chat perché, se dresser comme un ours surpris dans son sommeil, nager avec les canards et retenir sa respiration sous l'eau.

Dans nos rêves, il y a aussi rencontre avec des animaux *sauvages*. Pas encore complètement exterminés par la haine de l'homme, ils vivent dans les bois et aspirent à un monde grouillant d'aventures. Ils sont leurs propres bergers. Lors de leurs apparitions, nous sommes médusés. Les représentants d'un monde silencieux et incompréhensible sont là. Nous avons peur d'eux, peur de finir sous leurs crocs ou dans leurs griffes. Pourquoi la peur de cette fin, alors que la mort d'Hôpital devrait nous terrifier bien plus et nous révolter 100 fois plus encore?

La bête meurt et rêve de sa mort, elle s'imprègne des alentours et se confond aux astres des arbres, s'enterre dans la mousse verte. Pussions-nous vivre ainsi et ramener notre réalité à la hauteur de nos rêves.

Maïcke Castegnier

C'est quoi le bonheur,  
Un rythme pour pourrir ?  
Mais que peut la raison saisir  
De la nature d'un désir  
Suer pour ne rien dire  
Et souffrir le plaisir

**JE** est le rêve d'un animal

(Trouvé à Montréal dans les années 80.)

Parfois au fond de

Parfois au fond de soi  
sous l'humus et les faïnes  
se trouve une coquerelle minuscule  
porteuse d'un message  
d'un message officiel oublié sur la table  
dans des yeux plus silencieux que graves  
mais le jour décline et quelqu'un crie :  
au secours !

La nuit on ne peut plus s'entendre  
l'insecte ne peut bouger et  
les yeux immuables portent ton  
nom comme un fétu de paille.

Pierre Desruisseaux

## L E D R A G O N - S E R P E N T

Le travail  
la construction d'une grange  
mon père et moi

Un petit instrument  
grue  
à la main  
Sa corde  
sifflait dans l'air vert  
s'agrippant aux poutres et aux colonnes sans douleur

Aucun effort  
aucune sueur  
les poutres s'élevaient joyeusement

Une promenade  
sur le lit d'une rivière  
puis le dragon-serpent apparut

De puissantes ailes colorées  
la tête de serpent  
la queue interminable

Ecrasé par terre  
pour la cachette  
sur le sol humide tapissé de fleurs

Mais une certaine curiosité  
fit apparaître une tête blonde  
parmi l'herbe froissée par le vent

Le dragon  
assoiffé  
buvait avec ses milles pattes

Rapidement il m'aperçut  
perplexe  
se ruant sur moi

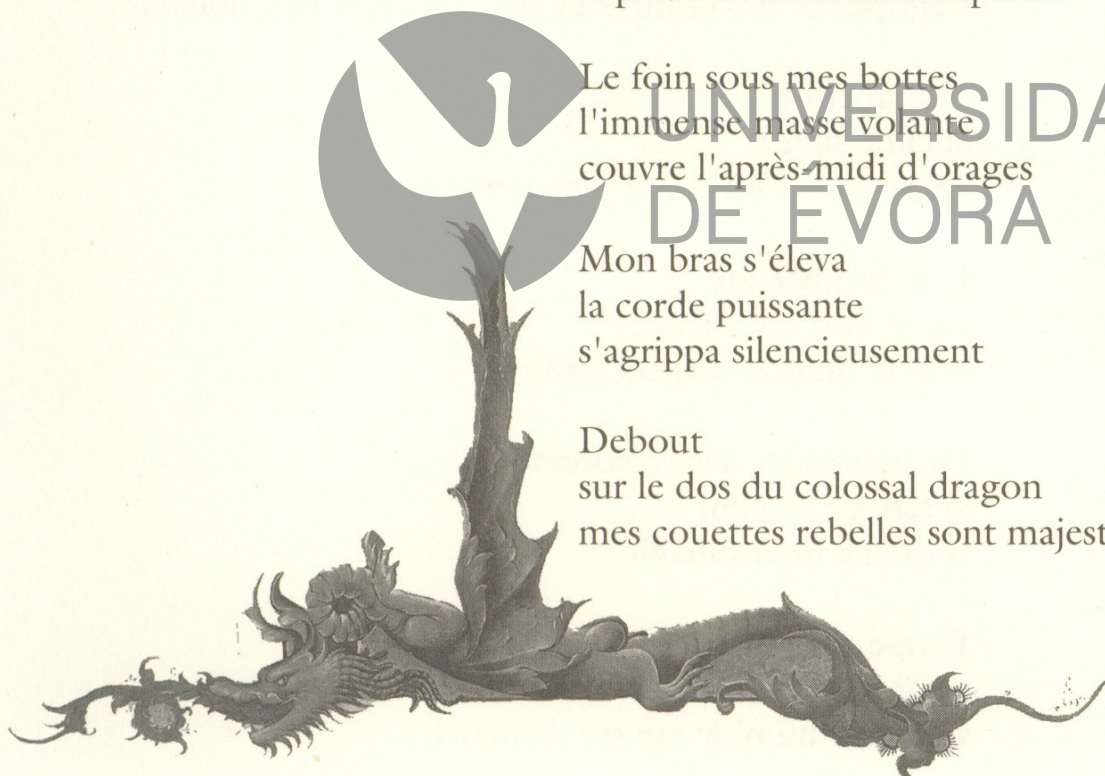
Le souffle coupé  
je vis mes bottes s'éloigner du sol  
sans un geste

Mon bras tranquille s'allonge  
l'instrument fit danser sa corde  
la proie discrètement disparue

Le foin sous mes bottes  
l'immense masse volante  
couvre l'après-midi d'orages

Mon bras s'éleva  
la corde puissante  
s'agrippa silencieusement

Debout  
sur le dos du colossal dragon  
mes couettes rebelles sont majestueuses



Claude Thuot

## P O I S S O N R Ê V E

Suspendu comme une aile du rêve ancien, un esprit poisson passe. Les surfaces de sa pensée montent et se mêlent au voyage silencieux et translucide de chaque vague. Nous sommes devenus le poisson marcheur qui désire encore voler et qui insiste, suspendu aux espaces devant nous. Un poisson rêve avance doucement vers une fête de lumière. Il danse. Les désirs de cette créature provoquent la beauté de l'imaginaire.

John David Graham



UNIVERSIDADE  
DE ÉVORA

traduction: B.Chaput

## REVENEZ À L'OISEAU ET N'ALLEZ QU'EN LUI



J'ai rêvé d'un aigle jaune enseignant à son aiglon l'art de voler au lieu de gueuler. L'aigle s'est changé en Chinois et ce n'est pas pour cette raison que maintenant, dans la maison, ça sent un peu partout l'opium.

Dix mille oiseaux se sont arrêtés à l'hôtel du parc, ont pris un ver et sont repartis vers le sud.

Tu as accès à un jardin, des fleurs s'y succèdent avec les saisons, tu veux le partager et c'est très bien. Mais surtout ne t'étonne pas que des chats y viennent aussi pour pisser. Comme le dit mon frère qui vit la poésie au lieu de l'écrire : tu ne choisis pas d'appriivoiser les chats, c'est eux c'ui t'appriivoisent. Et c'est pareil pour tous les jardins.

Les bougies des yeux ont fondu, je fais ma toilette dans un musée de corail, une fourmi se lèche les pattes dans du jus d'ananas. Deux femmes parlent-chantent à l'ombre de l'attente. Les hommes rapporteront de l'eau douce. Un grand nuage navigue vers l'ouest. Un chien noir, sur la plage blanche, aboie à la danse des mouches. Le silence revient, je remonte vers le vent du sel.

José Acquelin

## LE RÊVE DU PIC - PAPIER (DEVANT UN CHAMP VIDE D'HUMAINS)

« Quand la feuille tombe  
la biche la voit  
le chouette l'entend  
l'ours la sent. »

*Dicton alaskan*

Otez ce qui est cru le meilleur et le pire et voyez de loin que l'eau est ronde comme la terre en l'air. Le vent passe alors entre le feu et vous, l'arbre le plus vieux à l'ouest vous envoie une de ses mains parcheminées. Vous pouvez ainsi mêler vos cendres aux bouts des doigts qui ont porté la rosée. Ici il peut faire froid mais ce n'est que le sac qui frissonne. Soyez patients, attendez la visite du colibri à gorge rubis, il doit franchir la porte du sud avant que vos yeux ouvrent celle d'en haut. Il se peut qu'auparavant vous entendiez le corbeau qui déjeune de son quadruple avertissement. Mouchez-vous comme on déchire du papier brouillon. L'heure des roses ne connaît que très peu d'antichambres. Il est préférable aussi d'éviter la balançoire d'un travail ombre-soleil mais il est une saison où il peut prendre la vitesse du facteur cinq : peu d'enfants l'ignorent; c'est pour ça qu'ils apprennent beaucoup et naturellement. Par ailleurs il est bien connu que le lait devient café à la dernière lune du neuvième mois. Buvez et pissiez, ne gardez que la crème. Le premier oiseau à se présenter a souvent le cri infléchi du jaune pâle. Dès lors, sachez qu'aucune mouche ne peut plus vous brouter, le singe a atteint la première racine de la première branche et ses mains font effet à une distance analogue à l'altitude du vol d'une libellule. Le champ demeure vaste et la robe se refait légère : à l'échancrure le pic-bois fait preuve de son identité et son cri imite celui de la poulie à corde à linge. L'on sait peu de choses de l'humide si l'on n'a pas remarqué de quoi l'on découle. Ne soyez pas sibyllin, c'est la meilleure façon de dérouter les curieux, que sont vos désirs.

José Acquelin



UNIVERSIDADE DE EVORA

Arquivo



## RÊVE DE POULE

Cette nuit, on a encore entendu passer les outardes. La voisine d'en haut s'est agitée dans sa cage, elle qui est née sur une ferme et qui se raconte toujours des peurs à propos des renards. Elle a dit que c'était curieux, que les renards normalement, on en détectait l'odeur bien avant de les entendre. La voisine d'en haut dit que l'odeur des renards, c'est la chose la plus dégoûtante qu'on puisse imaginer, pire que celle du poil mouillé de chien ou la sueur d'humain. Moi je pense qu'elle essaie seulement de se rendre intéressante, car dans un couvoir industriel comme le nôtre, un renard ne pourrait jamais arriver jusqu'à nous.

Toutes les nuits, j'entends les ongles de la voisine qui grattent au-dessus de ma tête sur le métal de sa cage. Elle dit qu'elle rêve à l'odeur des renards, qu'elle essaie de courir pour s'enfuir, mais que ses pattes sont prises dans la boue de la basse-cour. C'est difficile pour moi d'imaginer sa terreur, car je n'ai jamais vu de boue ni de basse-cour.

Les nuits où passent les outardes, je

rêve que je vole. Avant, je me faisais avoir par les bruits de klaxon, mais plus maintenant. Je suis sûre de reconnaître les cris d'outardes. Cette nuit, j'ai rêvé que j'étais avec elles dans le ciel, mais que j'avais oublié la position des étoiles. Je sais que de nuit il faut naviguer en lisant les constellations, mais j'ai beaucoup de difficultés à m'y reconnaître. Il faut dire qu'avec les lumières du couvoir qui font pâlir le ciel ce n'est pas facile. Quelquefois, par la fenêtre, j'aperçois ce qui doit être un bout de Grande Ourse, mais je n'en suis pas sûre.

Dans mon rêve, mes ailes étaient aussi musclées et vastes que celles des outardes. Il faisait froid, car nous étions très haut. Je voyais même des nuages sous moi, des petits cirrus effilochés qui laissaient transparaître les lumières de la ville et de l'autoroute. Par moments, je ne savais plus si je volais à l'envers ou à l'endroit, avec ces nuages et ces étoiles partout.

J'entendais le vent, si fort que le klaxon des outardes en était masqué.

Puis, au bout d'un moment, j'ai complètement perdu le bruit des oies. Il faisait si noir que je ne les voyais plus. J'ai battu des ailes aussi fort que j'ai pu, mais j'étais toujours seule. Je ne savais pas où je devais migrer, je sentais seulement une vague pression au fond de mon crâne qui pointait mon bec vers le coin le plus sombre de la terre, là où il n'y avait plus de lumières humaines. Ce devait être le sud. Entre chaque coup d'oeil au-dessus de ma tête, j'avais l'impression que les étoiles changeaient de position, comme si un humain désinfectait sans cesse le ciel et remplaçait mal les constellations après.

Parfois, on entendait d'étranges échos qui semblaient venir de la terre, des croassements de grenouilles, des bruits de chute d'eau, des rumeurs de ville. Mais pas de cris d'oies. Je savais que si je ne retrouvais pas les outardes,

j'étais perdue. Les muscles de mes ailes commençaient à me faire mal. Pourtant, je ne tombais pas. Je savais que j'arriverais à surmonter la douleur, que même si mes ailes restaient nouées par les crampes, je continuerais à voler.

Puis le ciel s'est mis à rétrécir. Sans que les étoiles paraissent plus proches,



j'ai senti la noirceur se serrer autour de moi comme un tunnel de plus en plus exigü. J'avançais avec peine, je savais que le ciel demeurerait infiniment grand et le tunnel de plus en plus petit, mais sans qu'il n'ait jamais de fin. Je savais que tout ça était impossible, mais je l'acceptais

calmement.

La voisine d'en haut dit que c'est peut-être comme ça, la mort. Si ce l'est, je n'ai pas eu peur.

Louis Lefebvre

# RÉSURGENCE DES BÊTES

Les bêtes mortes ne bougent pas.  
Que celle-ci rêve dont les os bougent.  
Se souviens:

Prendre la pluie après le pont.  
Mordre la perle, poitrail de l'aube.  
Frotter les écailles, c'est l'été.

Les os ont bougé doucement.  
Le rêve s'est fait chair qui dit la fête d'être sous  
les lampions.

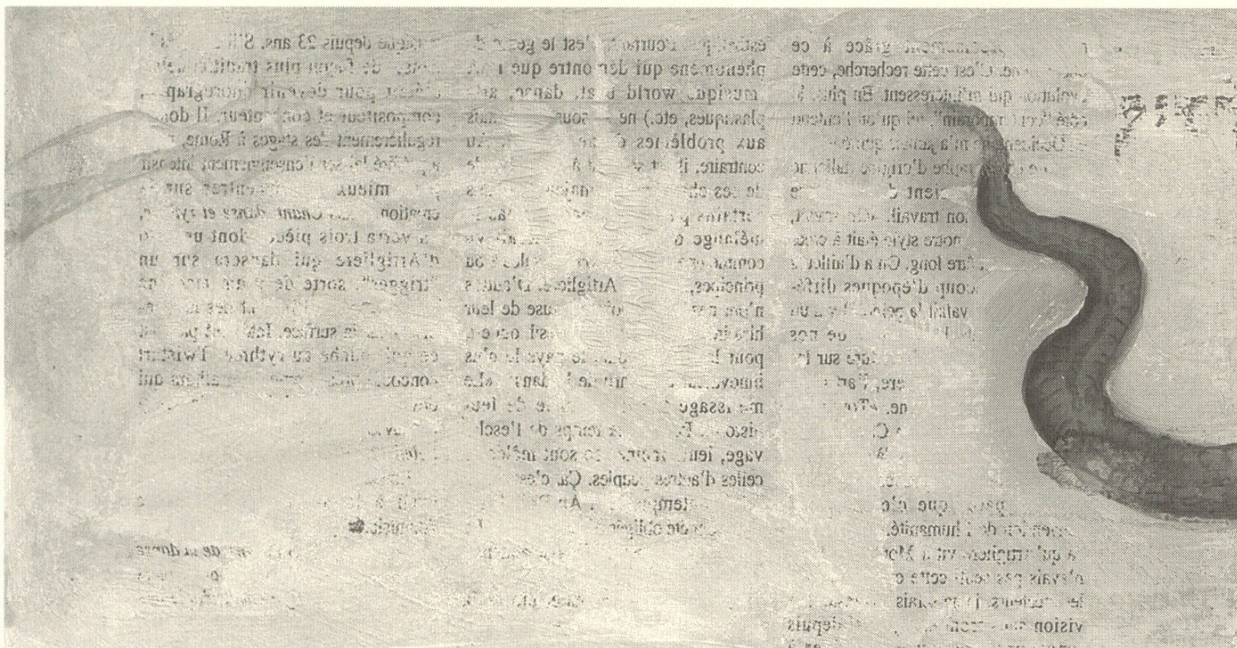
(La fête couve l'herbe, crache sur les  
bosses et les chameaux, lèche la pluie)

D'abord rampant la bouche apprend le bruit de  
l'aile.

Tout de suite, elle appelle dard l'initiation du  
froissement. Et Grande Eclaire la souche qui mûrit  
dans le bois.

Mais le sol se dérobe. L'homme est une mandibule  
rouge sur les lieux du crime —  
y revenir.

Anne-Marie Beeckman



## BITTE AILÉE

### Le dragon

Quand et par où est-il entré ?

Je ne vois qu'une possibilité : par le trou du cul.

Le dragon entrouvre sa paupière. Il est silencieux.

Je ne me doute de rien. Jusqu'à ce qu'il étire ses tentacules et me projette sur les murs comme il l'a si souvent fait avec les membres du sous-marin NEPTUNE de «Voyage au fond des mers».

«SPASMES ET CONVULSIONS, SPASMES ET CONVULSIONS, SPASMES ET CONVULSIONS». Trois fois je crie ces mots de toutes mes forces. Quand il en a fini avec moi, il se rendort et me laisse vivre sur la pointe des pieds jusqu'à la prochaine fois.

### Les mots

«Je suis inséparable», croyais-je.

Tout ça m'a conduit à d'innommables excès. Par exemple : j'ai léché le péteux d'un cabot, je me suis endetté, je prends part à certaines manifestations, je me suis rendu ridicule en public, je me gaspille.

«It sounds like you've awakened Kundalini», me dit-il, dévoilant du même coup une canine jaune et acérée.

C'est vrai ? J'ignorais son existence même. Des allusions, des métaphores, des jeux de mots, des exagérations, croyais-je. J'avais lu des choses, entendu dire... Par exemple : dans la poche de mon

pardessus, j'ai trouvé ce bout de papier sur lequel, enfilés sans queue ni tête, ces mots me tourmentèrent un long moment avant de les oublier : L'athée-les-vit-sillons-haie-clef-raide-salut-heurt-fée-brie-le-lappe-art-thème-au-duc-hareng-thé-uni-aime-état-jeu-cas-bitte-ailée-dense-heure-scia-moi. Saoul-déparler-pousse-deux-puits-laque-on-cèpe-sillon-île-sait-taie-fêta-sept-vit-comme-une-soeur-épée-temps-sens-est-ce-cep-à-rôle-dans-cou-rat-je-mens-:« Pair-sonne-noeud-pour-âne-houx-sac-cul-ses-dénoue-tour-nez-laid-pousse».

### Le coeur

Moi, en tout cas, je suis inséparable. Ça c'est sûr.  
(C'est ça que je pensais.)  
Mais entre ça et ça, il y a un monde (un désert, un océan, une forêt, une montagne).

Je traçai au crayon de cire une série de points en cercle là où bat mon coeur.

- (— Ce n'est pas un vrai coeur.
- Oui, c'est un vrai.
- C'est un coeur artificiel.
- Mais c'est un VRAI coeur artificiel.
- Mais ce n'est pas un VRAI COEUR.
- Si, c'est un vrai coeur, mais artificiel.)
- (C'est l'inconnu qui attire et fait peur.)

Par Monsieur Simon

COMPTINE *comptine*

Trois chats un gris, un noir  
et un barbu  
se rencontrent dans la rue  
un s'étire  
un s'endort  
l'autre suit.

Trois chats sans souci dans la  
rue  
un noir, un barbu et un gris.

POÈME *poème*

Les oiseaux, la nuit,  
volent bas  
Terrorisés par les clameurs  
d'au-delà

Vous hurlez âmes sans ancres  
quel tourment vous hante?  
Troublée d'entendre vos  
errances  
je suis par cette obscurité  
effrayée

Taisez-vous!  
Livrez vos cauchemars  
aux corbeaux  
Je vous implore  
Je vous supplie

Laissez, oh! Laissez- moi  
dormir

Suzanne Perron

BESTIAIRE  
*bestiaire*

La chauve-souris est un  
drôle d'animal qui dort la  
tête en bas espérant ainsi  
se faire pousser les  
cheveux.

\*

Un dragon qui ne se sen-  
tait pas bien se présenta  
chez un vétérinaire. Ce  
dernier lui dit : «Ouvrez  
la gueule et dites aah.»  
Mon histoire se termine  
ici.

\*

L'oiseau dans l'arbre, en  
face de la fenêtre est très  
utile pour enlever la  
poussière sur la table.  
Pour dire la vérité, c'est  
la queue du chat à l'affût  
qui fait tout le travail.

\*

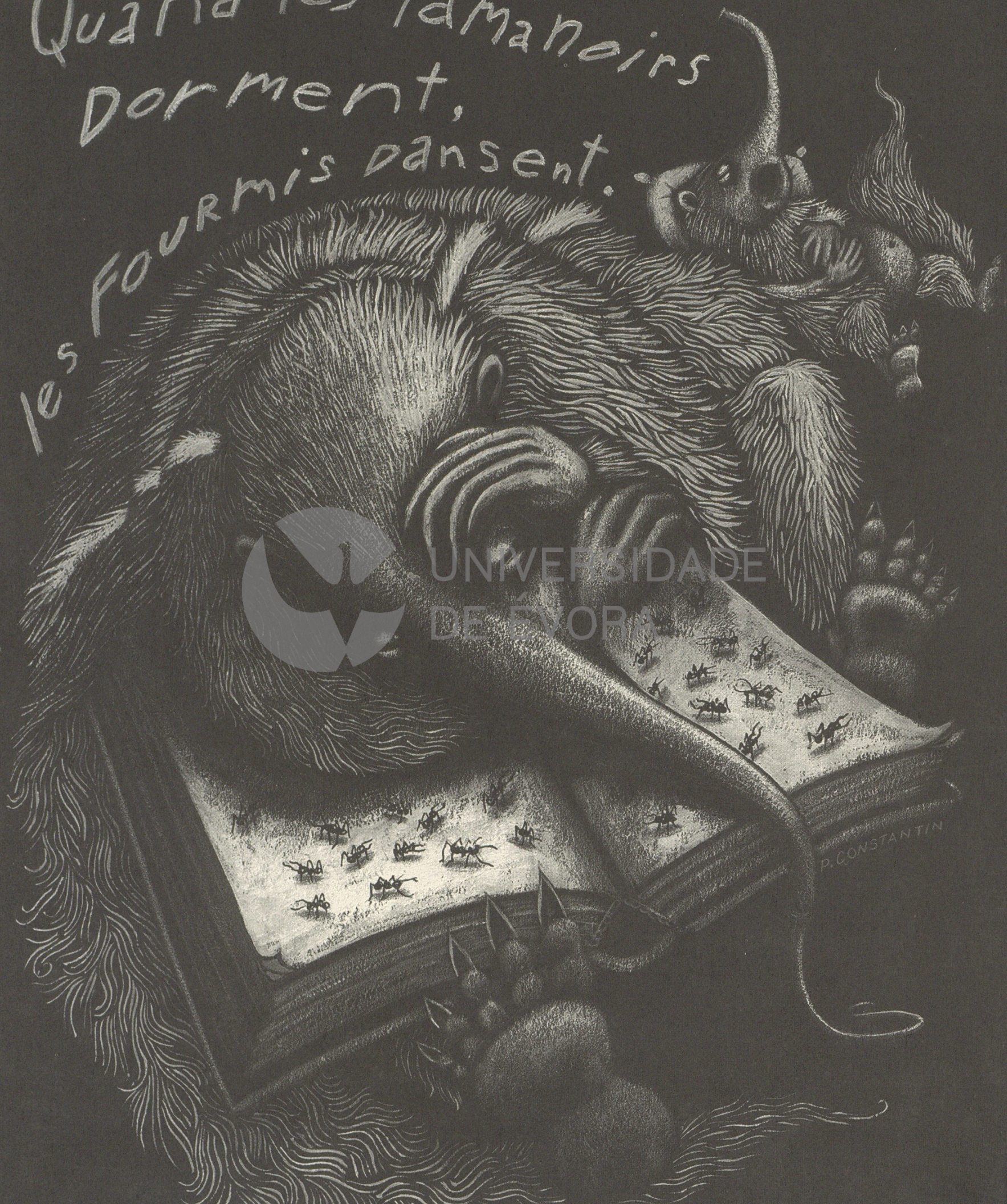
Qui sait? Qui sait vrai-  
ment si la tortue n'est pas  
une pierre qui, à force de  
rêve, est parvenue à  
avancer?

Guy Marchand

Quand les tamanoirs  
dorment,  
les fourmis dansent.



UNIVERSIDADE  
DE ÉVORA





UNIVERSIDADE DE ÉVORA	
Arquivo	



UNIVERSIDADE  
DE ÉVORA

## L E M O R R ' R E A L

Elle existe peut-être, au bout extrême de la rue des Saintes-Catherines, cette tabagie à la façade noirâtre et impolie. Si on me le demande avec suffisamment de douceur, j'avouerai volontiers, oui, que c'est derrière cette façade que se trouve la plus secrète des canines qui gardent un peu de mordant à Montréal. La porte de l'endroit est verte de collines et d'années, et c'est avec un grincement de pinson qu'elle découvre sous notre poussée un monde nu et étonné auquel nous n'avions pu songer.

Aussitôt franchi dans un frémissement de clochettes le seuil pré-occupé, c'est l'odeur, cette odeur de chocolat dissimulé, qui vient nous tenter. Et elle a toute la place, parce qu'il faut le dire : au premier abord, on n'y voit rien. Quelques ombres, quelques épines de lumière. Et la légère impression de mouvement que laissent les gens qu'on ne voit pas. Puis, le chocolat s'enfuit et la boutique apparaît. Des amas d'objets minuscules fraisent en douceur un comptoir circonflexe qui accentue notre présence. Énorme, sur la gauche, en lettres usées, flotte le mot perdu «TAB GI » et, juste dessous, un tabernacle qui semble de plastique blanc est caché de moitié par un carton sur lequel est inscrit au feutre le mot «TABARNAK». Droit devant, au creux de l'accent du comptoir, se devine la béance d'un passage. C'est de là que surgit l'homme à odeur de havane, et c'est de sa bouche que surgit la voix qui dit : «Vous venez pour le chien ?».

On se figure mal l'étouffement que peut produire une question d'une aussi sauvage simplicité dans un lieu ainsi chargé : c'est l'abandon immédiat de la première envie de tabac et de toute curiosité. On souhaite s'excuser, disparaître, mais aucune parole ne vient alors hanter notre palais. L'homme, lui, nous sourit. Il nous entraîne au-delà du comptoir, des canettes de bière et des flasques d'absinthe de toutes origines qui jonchent le sol. Il faut accepter de disparaître avec lui au bout du corridor, par delà la tentation décolorée d'une vieille affiche qui poursuit sa promesse de fumée : *REY DEL MUNDO*.

Une porte s'ouvre et nous voici assommés par la lumière crue de la pièce où nous pénétrons. L'homme se retourne alors, le doigt aux lèvres: «Le chien dort», murmure-t-il. Son vieux visage semble à présent si verdâtre que nous entendons nettement les klaxons de la nausée frapper à nos tempes.

Dans le coin opposé de la pièce se devine la masse floue d'un chien dans son panier. L'homme désire qu'on l'écoute. Il va raconter l'histoire du chien. On imprime alors sur notre faciès un air de minérale perplexité. C'est ce qu'il faut faire, toujours, lorsqu'on menace de faire mentir les bêtes.

L'homme commence par faire émerger des eaux trop claires de cette pièce des images éteintes qu'il voudrait explosives : l'Espagne, la brigade internationale, le POUM (?), d'incompréhensibles affrontements; l'histoire d'une femme qui en avait assez et qui se décida à faire lever le malheur sur son chemin. Il avait aimé cette femme et le tran-

chant de sa rage. Après avoir tout traversé, elle mourut stupidement, écrasée par un autobus dans une rue de Toulouse. Et le chien? Le chien était avec la femme au moment de sa mort. Ce n'était pas un chien comme les autres, c'était un chien à *comprachicos*...

On sait beaucoup d'horreurs sur les *comprachicos*, ces étranges trafiquants d'enfants qui opérèrent en Europe aux seizième et dix-septième siècles. On sait les déformations qu'ils imposaient au corps, au visage, des enfants tombés entre leurs griffes. Il n'y allait d'aucune cruauté particulière de leur part. Il s'agissait simplement de créer des monstres taillés sur mesure pour la demande du commerce : castrats pour un pape, bouffons pour un roi, curiosités pour la foire. On sait moins, cependant, que ces sculpteurs de chair croyaient également pouvoir sculpter l'âme de leurs victimes. Ils utilisaient pour ce faire certains rites de magie dont on a aujourd'hui presque tout oublié. Les *comprachicos* pratiquaient un totémisme bien particulier autour d'une figure proche du dieu égyptien Anubis, *le conducteur des âmes*. La légende dit qu'ils développèrent, on n'ose imaginer par quelles opérations, une race de chiens résistants et fiers. Une race de chiens gardiens qu'ils appelèrent *Morr'real* : museau royal. Ces chiens étaient, bien sûr, gardiens d'enfants mais, surtout, gardiens de rêves. La domestication de l'animal devait permettre de domestiquer les pouvoirs du dieu, de domestiquer les âmes.

L'amie décédée avait confié cette histoire à notre conteur. Elle croyait que son chien était de cette race ancienne, et lui avait donné ce nom, *Morr'real*. Elle disait avoir la certitude qu'à travers ses rêves l'animal pouvait

exercer l'influence désirée, maléfique ou bénéfique, sur la communauté qui l'entourait. Notre homme avait gardé le chien et, après bien des revers, avait finalement émigré au Canada. À Montréal, parce que la coïncidence d'homophonie avec le nom de sa bête l'avait amusé. Il ne savait que penser de cette histoire : l'animal ne lui avait attiré que des ennuis. Il est vrai que ce chien dormait sans cesse mais, à supposer qu'il y ait quelques vérités dans cette histoire, il n'avait jamais su comment il pourrait influencer sur les rêves de la bête, encore moins sur ceux des autres. Maintenant, il se sentait vieux, avait besoin d'argent et ne pouvait garder le chien...

Au bout du rouleau de son histoire, le visage de l'homme se reforme à nouveau devant vous. Il a pleuré. Il balbutie : «Voilà, vous savez tout. Le chien qui rêve est à vous. Laissez, je vous prie, l'argent sur le comptoir en sortant.» Vous ne savez toujours pas que dire mais vous vous penchez vers la masse sombre de l'animal. Et, comme vos mains s'entendent pour le toucher, une épouvantable évidence vous empoigne : ce chien, dont vous avalez avec écoeurement l'odeur, ne rêve pas. Ce chien ne rêve plus depuis longtemps. Ce chien est mort. Mort et empaillé. Mais très mal empaillé, devenu informe flaque mangée de vermine avec, aux yeux, des trous grouillants. Vous ne prenez pas le chien. Vous ne prenez rien. Vous cherchez à tâtons la sortie, vous courez, jusqu'à ce que vous parveniez enfin à respirer. Jusqu'à ce que votre âme échappe enfin à Morr' real.

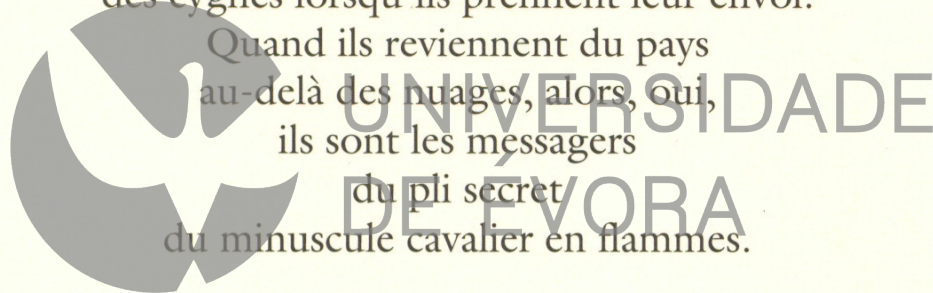
Benoît Chaput

## LE MESSENGER DES RÊVES

Le signe cygne  
est un cheval au galop  
monté par un minuscule cavalier en flammes  
né du rêve fiévreux du phénix.

Le cygne signe  
révèle au poète  
que le rideau opaque  
des transparences verbales  
ne sont que des signes  
défigurés par les révélations  
des cygnes lorsqu'ils prennent leur envol.

Quand ils reviennent du pays  
au-delà des nuages, alors, oui,  
ils sont les messagers  
du pli secret  
du minuscule cavalier en flammes.



Isabel Meyrelles  
Paris, octobre 1994



# LA TAUPE SECRÈTE



Tapie dans l'ombre  
Sans télescope  
Sans tapis chinois  
La galerie est son antre

C'est la taupe secrète

Privée de vie diurne  
Elle survit sous un train-train taciturne

Difficile de connaître le tachisme  
Quand on évolue à l'intérieur des schistes

Dans son terrier, elle ne gravit rien  
Elle reçoit 5 sur 5 les sons de l'extérieur  
En rigolant de ses échelons  
Sa taupinière, elle connaît bien

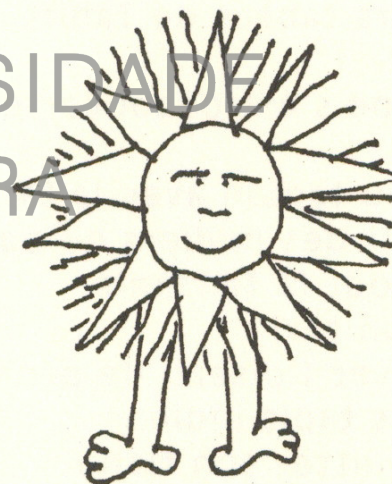
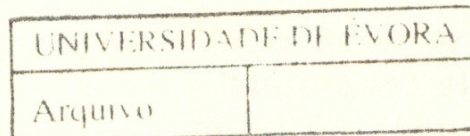
C'est une taupe discrète

Un bruit...  
"ta tanière te tarie t-elle?"

Ses labyrinthes de taffetas tamisés  
Ne lui suffisent plus

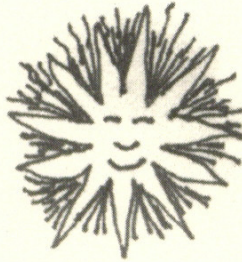
Un rêve d'autoroutes bleues  
De vols aller simple sur un tapis turc

Tannée de se terrer dans ces lieux tabous  
et de s'y taire  
Elle s'interroge  
Se recroqueville



Creuser le vide  
Chercher l'issue  
Elle file...

Quitte sa tanière  
Longe la taupinière  
Arrive jusqu'au bout  
Ouvre ses yeux aux mille soleils  
Et voit :



Les ruelles de Téhéran  
Les Taons de tanger  
Les bars tabacs de Tahiti

La taupe s'est découverte

Joue au taquin avec la tarantule  
Connaît des milliers de particules  
Part pour la Tanzanie  
Dans un taxi  
Vole avec l'oiseau de proie  
sur des tapis indiens  
Sans quitter son fichu

C'est une taupe coquette

Elle gardera les secrets du terrier  
Les souvenirs de son grenier  
Qu'elle ne désirera pas renier

et au plus profond de ses idées  
elle veillera à demeurer

La taupe secrète

UNIVERSIDADE  
DE ÉVORA

Julie Perron

# L E P O N T

Winnébago la tortue dormait d'un sommeil profond. Elle rêvait qu'elle traversait au volant d'une Ford Econoline l'étendue d'un immense pont d'acier. Son unique motif était d'aller rendre visite à ses amis qui résidaient dans un zoo de l'autre côté du pont.

Winnébago la tortue, les deux pattes agrippées au volant, le nez collé sur le pare-brise, luttait contre le sommeil et les adverses conditions atmosphériques. Ce n'est que par un minuscule endroit qui n'avait pas de buée qu'elle pouvait apercevoir le pavé métallique, et ce, à travers le grésil, la sloche, la pluie, la neige, le vent, le brouillard, la grêle, le verglas, la boue et les bourrasques.

La traversée du pont aura duré 121 jours. Winnébago la tortue était finalement arrivée à destination, de l'autre côté du pont.

Le zoo était fermé pour la saison.

Sylvain Côté



Paris, le 28 août

I)

*Au mois de juin, le 9, Moon, ma lune féline, ma reine de pair au coeur des choses, a remis à la mort son dernier rêve.*

II)

*Ma parenté avec elle est dès lors rituelle : ce dernier songe contient tous ceux que j'aimais «Mourir, nom que donnent les hommes au moment où se dénoue le mélange qu'assemblera un autre moment du mouvement» (Empédocle).*

*Comme chez les aborigènes australiens, cette bête, en la compagnie de laquelle je fus, me lie par son rêve à mon destin et à la vie. Le rêve des animaux a voie en la matière.*

III)

*«Deux bêtes opposées, museau à museau, mais se disputant une pièce de monnaie d'un règne illisible. La bête de gauche est un dragon frémissant, non pas cantonné en spires chinoises décadentes, mais vibrant dans ses ailes courtes et toutes ses écailles jusqu'aux griffes: c'est l'Imaginaire dans son style discret. — La bête de droite est un long tigre souple et cambré, musclé et tendu, bien membré dans sa sexualité puissante : le Réel, toujours sûr de lui (...) L'objet que ces deux bêtes se disputent, — l'être en un mot — reste fièrement inconnu.»*

Victor Segalen (in *Équipée*)

Alexandre Pierrepont

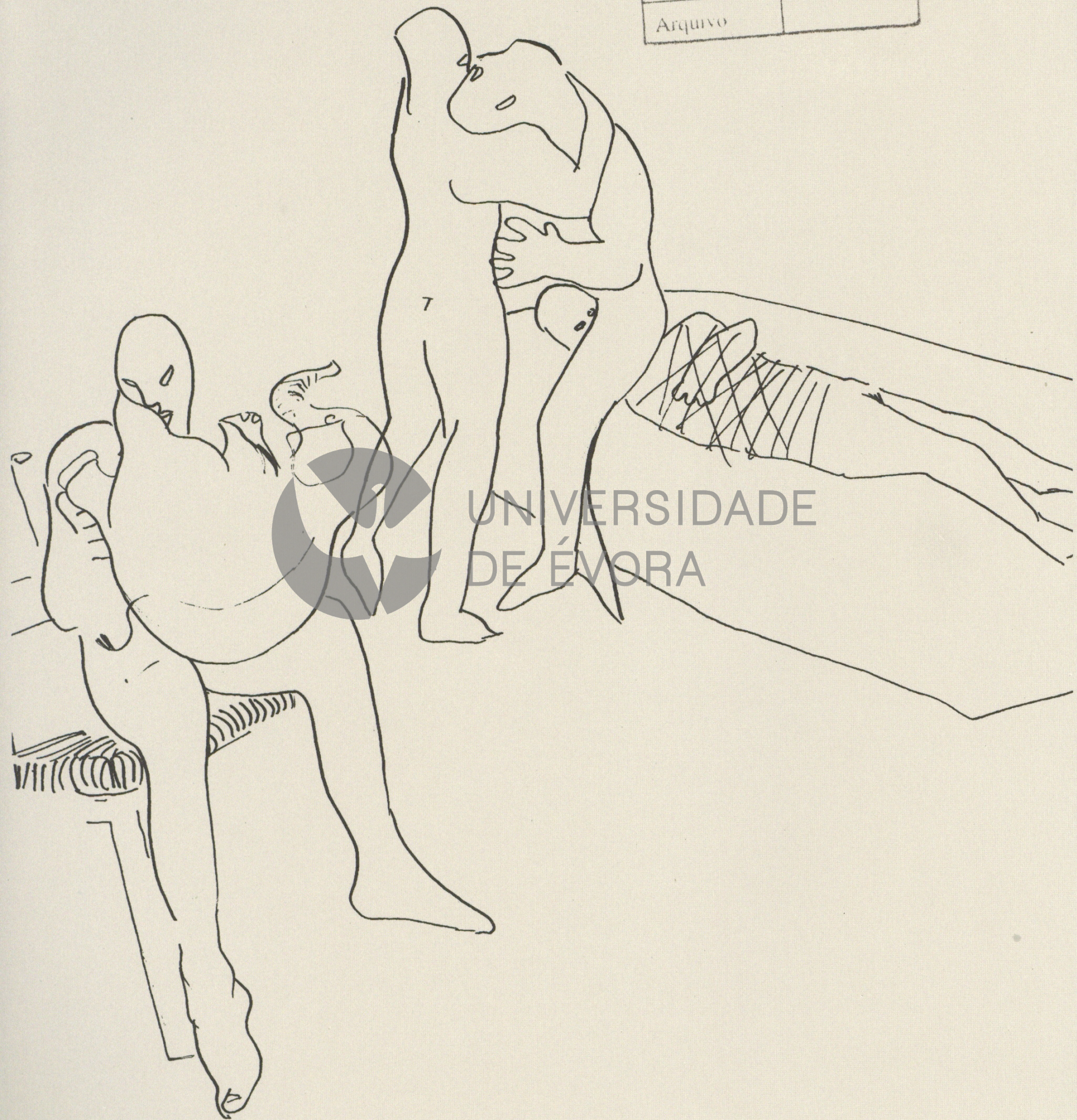
Je détaille un tableau de petite dimension représentant un canal dans une allée égarée d'un jardin à la française. Cette allée serait presque accueillante si sa raideur ne rappelait le gigantisme du parc alentour. Je me retrouve sans surprise dans le tableau avec le même point de vue en perspective que précédemment, l'eau du canal coulant vers moi. S'avançant dans ma direction, sur les deux berges de cet étroit canal, une véritable cour royale devise pesamment et envahit la scène. Il semble que je passe tout à fait inaperçu. À mi-distance du petit pont de terre au niveau du sol vers lequel elle se dirige, un personnage — le roi — se détache de l'assemblée. Accroupi sur le pont, il se fait passer un à un de somptueux plateaux d'argent dans lesquels fument des plats cuisinés et jette leur contenu à l'eau en répétant: «il faut nourrir les bêtes de la forêt». Cela dure des heures à tel point que, voyant ces mets charriés par le courant, je décide de les suivre et, donc, de me retourner pour la première fois. Très vite, le jardin fait place à la pleine forêt : un torrent se substitue au canal, une végétation dense et quasiment impénétrable remplace l'alignement impeccable

des arbrisseaux. Des profondeurs sylvestres, j'entends, je devine puis je vois apparaître en grand nombre renards, sangliers, loups, buses, lynx, cerfs, perdrix... Je perçois distinctement leurs conversations qui marquent le soulagement et la voracité quand, soudainement, ils rebroussement craintivement chemin, se retournant de temps à autre pour maugréer. «C'est toujours le même qui en profite» ou «Encore lui! C'était à prévoir...» Ne comprenant rien à ce revirement, j'essaye d'intercepter l'une de ces bêtes. En vain, elles ont toutes disparu. Je reviens sur mes pas, vers le torrent, et bute sur un cylindre grisâtre et légèrement gluant, d'un diamètre d'au moins deux mètres. Puisque perpendiculaire au cours d'eau il me coupe le passage, je le longe en direction du torrent. J'y découvre alors, la gueule plongée et grande ouverte d'un serpent — je réalise que c'est à son corps que je me suis heurté — engloutissant indifféremment toutes les nourritures transportées jusque-là. À mon tour je prends peur et file dans la forêt.

(rêve de la mi-décembre 1994)

Alexandre Pierrepont

UNIVERSIDADE DE ÉVORA  
Arquivo



## LE CHIEN JAUNE



C'était un chien quelconque. Un chien grand, jaune et un peu gras. Il jouait avec son maître au bord d'un lac de montagne. Après quelques passes habituelles, le maître l'ayant au préalable passablement excité lui jeta dans l'eau une balle de cuir qui coula rapidement. Je vis alors, ce que je ne savais pas possible, le chien partir d'une nage rapide et, arrivé au point exact de l'impact, d'un superbe coup de rein plonger verticalement à la recherche de la balle. La transparence de l'eau était si parfaite que je pus suivre sa descente rapide sur deux bons mètres, d'une précision saisissante jusqu'à la balle échouée sur le fond. Bien sûr, il la rapporta triomphalement à son maître.

La nuit suivante je fis un rêve. Je me baignais dans le lac en compagnie du chien. L'eau en était glaciale et, instinctivement, je m'accrochai au pelage du chien dans l'espoir de me réchauffer. Il me dit alors dans un langage mystérieux mais que je comprenais sans problème que cette idée était ridicule mais que cependant je pouvais rester contre lui puisque j'avais de beaux yeux. Je lui répondis que je le reconnaissais : je l'avais vu jouer dans un film avec Gabin. Il souleva les oreilles comme un homme aurait haussé les épaules et m'entraîna avec lui vers le fond du lac. Tout en m'étonnant de n'éprouver aucune difficulté de respiration je réalisai que j'avais fait la confusion entre *Quai des brumes* et le roman de Simenon, *Le chien jaune*. J'allais le lui dire quand je vis des bulles sortir de ses narines et, bien qu'étant au fond d'un lac de montagne, il était indiscutable qu'il s'agissait de bulles de savon. Je me fis la réflexion que cela ferait une excellente publicité télévisée pour une lessive. Le chien, produisant des bulles à un rythme de plus en plus soutenu, m'enlaça la taille et je sentis sur ma peau son poil rêche et humide. Enfin, me dis-je, en voilà un qui connaît le secret des petits effrois.

Anne Marbrun

## LA FÉE NUMÉRO ZÉRO

Le jeudi, au chalet, la dame de Hongrie recevait son officier. C'était un bel homme d'environ trois mètres de haut. Ses planches étaient polies comme celles du héron. Il avait une collection, unique au monde, de mains caressantes, toujours protégées par du chamois. Ses jambes étaient plus subtiles que des signatures en blanc et plus déplaçables que du lait tourné. Une cloche savoyarde dormait dans sa tête admirablement proportionnée, dont les lucarnes laissaient fleurir, à leur guise, des boutons de mésanges retenues à leur planchette par des cordonnets de soie de couleur framboise.

La dame de Hongrie ressemblait, à une bouffée près, à son miroir. Elle avait les mêmes feux, et la même dorure poudrait ses odelettes. Dans sa corbeille inclinée, des aumonières de benjoin quémandaient, le noeud mal noué, des amens, des satisfecit de rien du tout. Elle avait de long yeux frais, pareils à des sous-bois découpés avec des ciseaux d'argent et sillonnés de périssaires étoilées. Ses formes apaisaient leurs rebonds avec des instruments de paresse tellement roucouants, tellement délectables, tellement perdus, qu'aucun pâtissier de la Cour de Saxe n'aurait osé en cueillir une miette au passage pour s'illustrer le jabot. La dame de Hongrie parlait bien. Elle parlait pour ainsi dire à haute voix et même, si elle était bien remontée, à voix toute basse.

Elle disait à son officier :

— « Tchiquine, mon doux ! Nous sommes si loin l'un de l'autre que Pouliche ne saurait pas, avec son samovar, accomplir le parcours de vous à moi. Elle tomberait à mi-chemin, exténuée. Il nous faudrait l'enterrer. »

Pouliche, c'était la femme de chambre du chalet. Une Javanaise à volants, plus minaudière qu'une épinette de canards.

— « Mais non, Mouni » répondait le bel officier. — « Mais non... Ne sens-tu pas remuer mes ailes dans tes échoppes satinées ? Mouni, Mouni : il me sem-

ble que je perds ma route dans tes pavanés, que je me confonds avec toi... »

Mouni poussait un soupir de plusieurs pigeons et reprenait :

— « Ô Tchiquine ! Ô mon acajou du bois lointain ! Dis-moi où est l'horizon fuyard qui me refuse tes baguettes. Dis-le moi, mon tambour de basque en crème fouettée. Dis-le moi et j'enverrai à cet imposteur toute la clique d'épines d'or de mes petits félins. »

Tchiquine, un peu las, faisait clavier de toutes ses touches, donnait un coup de fer à son guidon, s'épuisait, sur la fumée, en efforts d'équitation. Mais Mouni, s'obstinait à en rubanner à perdre haleine le lustre pleureur de son égarement.

Cela durait jusqu'au soir.

À la diane de 8 heures, quand le chevalier du cartel crevait d'une seule flèche les fesses de baudruche de sa Junon et qu'il en sortait une nuée de mouchettes d'or, Pouliche prenait une épuisette mauve, cadeau personnel de Frédéric Chopin, et venait ramasser les plumes agaçantes du colin-maillard. Une nuit, enfin, l'insatisfaite de Hongrie rêva qu'un gros chat lui croquait son oiseau majeur. Le jeudi suivant, le bel officier arriva au chalet couvert de fourrures. Il serrait dans sa main une aile de coq de bruyère tachée de sang.

— « Mouni » dit-il, « le jour se lève ! Je viens d'étrangler la fée numéro zéro ».



Paul Colinet  
(Arquennes 1898 - Bruxelles 1957)

POÈME ENFANTIN POUR DEUX  
VIEUX CHATS

Morisset rêve de poulet rôti  
de crosses de violon et de yogourt blanc  
il rêve du soleil plombant sur le balcon  
il s'y tient sombre  
ramassé absorbant  
le carré de lumière  
il rêve d'un escalier côtoyant l'obscur  
d'un monde parallèle jaillissant clair  
il rêve de ma cuisse surtout de mon épaule  
où il trouve appui pour surveiller le monde  
il rêve de fenêtres grandes ouvertes à l'année longue  
il rêve d'antilopes et de gazelles  
qu'il chasse sans relâche  
dans la jungle originelle.

Gaby rêve de mouches et de papillons  
elle rêve de biscuits de mie de pain de mets doux  
du creux de mes jambes sous ma couverture  
elle rêve de l'odeur sucrée de mes aisselles  
de celle parfumée de ma crème à main  
Gaby fait des cauchemars  
qui sentent le chloroforme la piqûre le pansement  
mais Gaby rêve encore  
d'une pyramide d'objets dressés exprès pour elle

et dont elle est la reine  
d'un fond de garde-robe  
d'une jouissance diffuse  
de mon oreiller où obstinément elle dort  
comme un amant jaloux.

Moi je rêve de Gaby  
je rêve de Morisset  
nous parcourons tous les pays  
qu'ils n'ont jamais connus  
ils sont avec moi  
nous ne nous quittons pas  
et la vie s'écoule, ainsi.

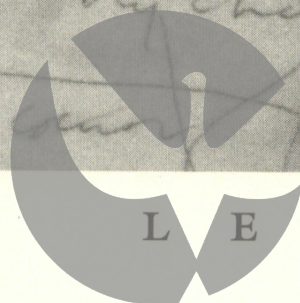


UNIVERSIDADE  
DE ÉVORA

Lynda Gauthier, août 95



La nuit l'effraie.  
Il ne sait plus  
par quel hibou la prendre.



UNIVERSIDADE  
DE EVORA

UNIVERSIDADE DE EVORA  
Arquivo

Il neige noir, tant la nuit est épaisse.

Le vent tourne et brise d'un coup les  
plaques de glace qui pendaient au  
chéneau ainsi que des canines.

Le bruit de leur chute déclenche la  
plainte longue et rauque qui sourd de  
la grotte hantée des louves, dans le  
chaos des rocs au-dessus de la ferme.

Ils disent qu'il mue, mais que sa peau  
trop froide l'emprisonne.

Comme une chrysalide qui pourrait  
gémir aussi fort qu'elle souffre,  
ils disent qu'il peine pour passer de  
son monde au nôtre.

Ils disent que celui qui croise son  
regard voit sa mort.

Michel-françois Lavaur

## B I L L



Bill aime jaser des places qu'il n'a jamais vues. Il s'imagine faisant toutes sortes de choses, rencontrant plein de gens et de chiens. Il faut que je mentionne tout de suite que Bill est un chien ; j'oublie de le faire parfois parce que, pour moi, il est bien plus un chum qu'un chien. Bill est un chien spécial, il aime agir comme le vrai monde et manger les mêmes choses qu'eux. Il aime particulièrement les Honey Combs à cause du cow-boy sur la boîte... N'essayez pas de lui offrir le manger en canne qu'on donne aux chiens ordinaires : il va vous bouder pendant des jours.

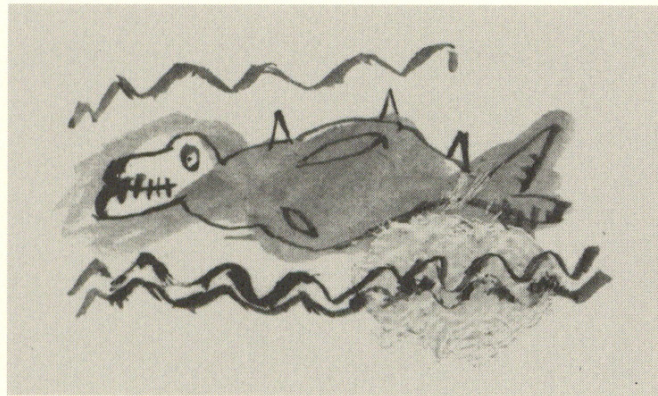
Ce vieux torrieux de Bill aime errer dans le désert à bord de ma Buick Skyhawk '67. On descend le capot et on laisse nos oreilles et cheveux battre au vent. Après une longue journée on s'arrête pour camper à la cow-boy. On ramasse alors des bouts de bois, on fait un petit feu, on ouvre une canne de binnes et on fait rôtir des saucisses.

Quand les étoiles sortent, on étend nos sacs de couchage sur le sol poussiéreux. À ce moment, Bill sort toujours son chapeau de cow-boy de ti-cul qu'il a gagné à Niagara Falls dans un stand de tir. À chaque fois qu'il met son pyjama à motif de cow-boy, il frissonne et tremble pour bien montrer qu'il a froid, même par les plus chaudes nuits d'été. Il s'habille seulement après la tombée du jour parce qu'il a peur que le monde rie de lui... étant donné qu'il est un chien et tout ça... Bien installé près du feu de camp, Bill adore téter une root-beer. J'en ai toujours une couple dans la valise, elles sont

chaudes mais ça ne le dérange pas. C'est à ce moment qu'il sort la paille en accordéon qu'il garde dans sa poche de pyjama. C'est sa paille spéciale ramassée il y a une couple de mois quand on a déjeuné à Phoenix. On avait commandé des oeufs et du bacon avec du jus d'orange fraîchement pressé. Il n'arrêtait pas de dire que c'était le meilleur jus d'orange fraîchement pressé qu'il avait goutté. Je pense que c'est la paille qui lui donnait l'impression que le jus était si bon, parce que, franchement, c'était un jus frais comme tous les autres. Il aime plier sa paille dans tous les sens pendant qu'il boit lentement sa root-beer en regardant les étoiles. Il dit que ça l'aide à penser, probablement une habitude qu'il a pognée en regardant la télé. Alors, tout joyeux et content, vous pouvez être certains que ce bon vieux Bill va commencer à rêvasser. Bill a toujours rêvé d'être un cow-boy, un vrai cow-boy de rodéo, avec des éperons brillants sur ses bottes et un chapeau de cow-boy miniature. Il radote tout le temps qu'il devrait y avoir une compétition de rodéo juste pour les chiens : il faudrait utiliser des poneys, Bill pourrait alors monter facilement en selle avec ses pattes de derrière et être une vedette de rodéo. Toutes les chiennes feraient la file pour avoir son autographe, au lieu de le regarder comme un huluberlu. Tranquillement, son marmonnage devient incompréhensible et il s'endort, la root-beer entre les pattes. Alors, comme d'habitude, je mets la root-beer de côté et je place la paille dans sa poche, là où il aime la garder. Pendant que je le borde, son murmure se change en respir et il décolle pour le pays des rêves et personne ne peut savoir vraiment ce qui se passe dans sa tête de petit chien fou.

Anna Beaudin  
Traduction: B.Chaput

## À DEUX PAS DE L' ÉGLISE DE ST-PIERRE DE VÉRONNE



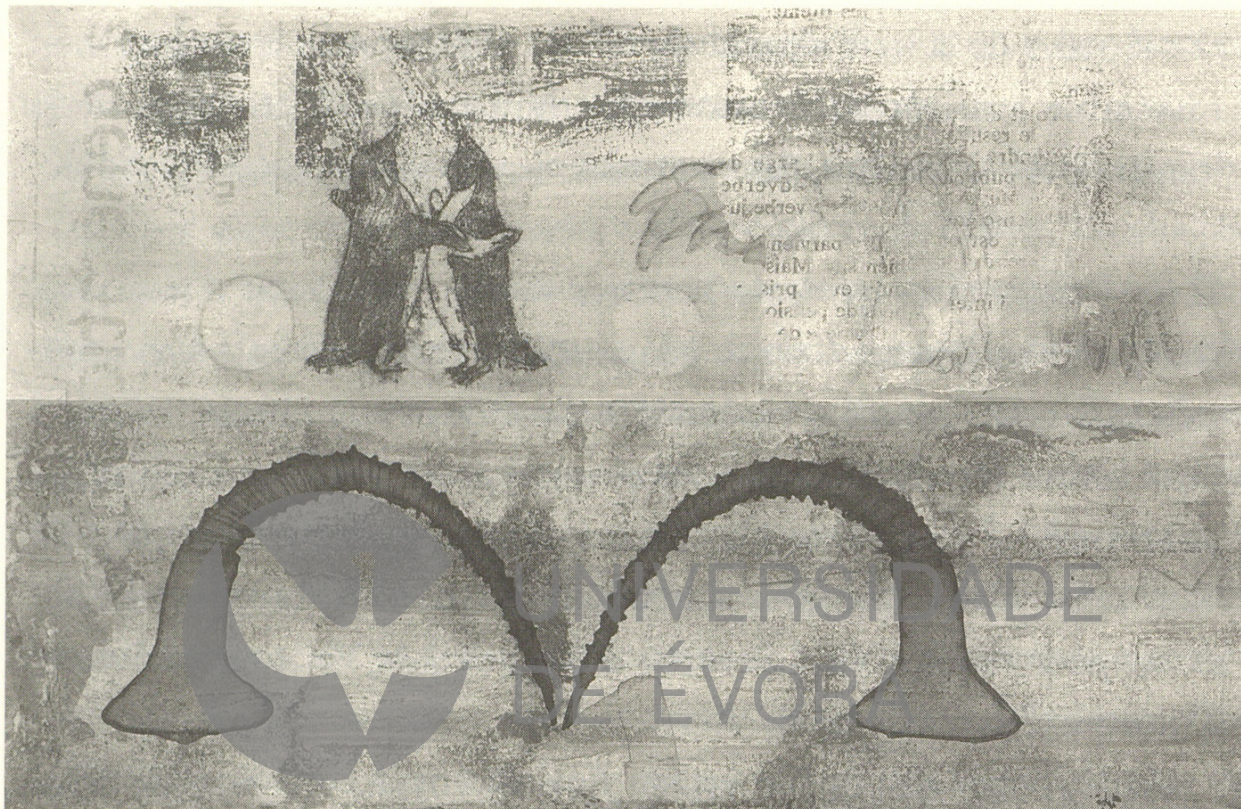
UNIVERSIDADE  
DE ÉVORA

Une perchaude morte est venue flotter sous mon cou. Ses yeux avaient le reflet d'un *fer à repasser*. Ailleurs, ce n'était sûrement pas le temps de niaiser : comme c'est souvent le cas, je veux dire; de nos jours, les gens sont si *pressés*. Mais ici, là où j'étais, *avec ce qui se passait*, c'était bien là, *une autre paire de manches*. Parce que la compréhension des faits dépasse souvent l'entendement. Et que, dans ces cas précis, souvent on aimerait bien pouvoir se retrouver ailleurs. Enfin, où j'étais se dressait un extraordinaire monument à la gloire des éleveurs de porcs de la région.

François Martel

## LES DIEUX-MANCHOTS

Aux manchots de l'Antarctique



Croyez-vous que l'univers est un amas de roches sur lequel la vie est une agitation éphémère ? Croyez-vous que ce monde hostile est la toile de fond d'un drame grandiose : l'émergence et le déploiement de la Vie dans l'univers ?

I — Nus sous le vent, nous courons sur la crête des montagnes en poussant devant nous nos enfants encore plus nus que nous. Chacun doit sans relâche descendre et remonter la montagne pour trouver quelque nourriture et fortifier ses enfants, tant qu'il est encore temps, contre la furie glacée de l'hiver. Sur les crêtes où la pierre est pulvérisée par le froid, les manchots vivent et meurent, dans l'exode perpétuel de la faim. Pourquoi le manchot de l'Antarctique ne va-t-il pas faire des promenades, admirer la vue et profiter du printemps ?

L'homme ne connaît que des abris et n'a jamais trouvé sa demeure. L'hiver retirera ses brumes et ses glaces pour ne laisser qu'un paysage pulvérisé, le littoral déserté par le cri des oiseaux et l'ondoiement des algues. Pourtant nous rebâtirons cette vie, nous la perpétuerons dans un monde hostile. La vie est un scintillement qui ne se laisse submerger : le reflet de la lune s'étend sur le lac, se divise avec les vagues et se rassemble aussitôt dans une nappe immaculée. L'attraction de la lumière pour la lumière, dans son étalement horizontal, est irrésistible.

**II** — Croyez-vous que tous les êtres vivants participent d'une unité secrète ? Notre pensée, notre imagination, nos sentiments s'en repaîtraient à notre insu. La vie individuelle s'abreuve à chaque instant à cette source secrète. Certes, nous devons encore à chaque jour trouver nourriture, — mais nous bénéficions d'une abondance insoupçonnée dans le fait même que nous sommes. Notre monde abrupte et hostile aurait pour raison d'être de servir d'obstacle à la Vie comme Source, Demeure, Épanouissement.

Croyez-vous que la Vie est un flux de cristal, une énergie bienfaisante, un fleuve sacré, une éruption millénaire, une aurore éternelle, une lumière qui soulève, une obscurité qui enveloppe, un lac dont rien ne peut diviser les eaux ? La Vie est un lac immobile et éternel, plus lumineux et vaste qu'un ciel. La Vie baigne éternellement dans son propre reflet, les oppositions et les identités ne sont que des ombres sur l'éclat de la vérité, des marbrures sur un lac d'éternité.

**III** — La vie de chacun étant son bien le plus précieux, il croit bientôt l'univers irrigué par la Vie. Bientôt un arbre de sang fouille le corps du monde, bientôt la vérité est au cœur des étoiles. Nous opposons la Vie et le monde, pourtant nous ne percevons le monde que depuis la Vie. Parler, voir, penser ont la forme que la Vie a bien voulu leur donner.

C'est pourquoi, devant un désert de pierres, nous rêvons d'une abondance éternelle. Nous rêvons d'être libérés de la quête quotidienne d'une pitance, la Vie elle-même devient nourriture, elle est la seule nourriture dont l'âme a toujours eu faim et soif. Je ne vois plus le monde, parce que je ne peux plus souffrir d'en voir la cruauté, je n'en vois qu'une image inversée : la Vie dans laquelle je nie mes craintes et mes angoisses, mes traumatismes et mes souffrances.

Alors j'entre dans la Vie, je monte et descend sans relâche la montagne de glace et de pierre, contre la furie glacée de l'hiver. En chaque pierre sur laquelle je trébuche, je ne perçois que l'éparpillement des limites de la Vie : en tout lieu la Vie devient le seuil opaque où elle cesse de se reconnaître comme telle, dans cet au-delà que j'appelle le monde, dans cette épreuve terrestre qui la vérifie en même temps qu'elle la nie. Alors je ne vois le rocher devant moi qu'à lui prêter une individualité et aussi un désir d'éternité. Quand je trébuche, la secousse se répercute jusque dans mes chairs : la terre n'est plus au centre du monde, le soleil n'est plus au centre de l'univers, la galaxie n'est plus au centre du vide infini, — même la vie humaine n'est plus au centre parmi les diverses formes d'existence. Il semble que l'existence n'est plus — le centre n'est plus au centre. Car il y a les choses telles qu'elles apparaissent depuis la crête de la montagne en Antarctique : du point de vue d'une vérité qui n'est plus pour personne. Du point de vue d'un Dieu-animal qui veut également sauver les rochers.

**IV** — Nous sommes parvenus à ressaisir le monde dans les chambres d'ombres de la Vie, mais il n'est pas dit que nous saurons voir la Vie, quand celle-ci serait abandonnée dans un désert de glaces. Je recouvre les glaces d'une couche d'argent pour en faire des miroirs, pour que mon regard me soit toujours renvoyé. Et ce regard semble sortir des yeux, quand il ne sort pas des choses, — il s'agit d'affirmer l'existence du regard contre ce qu'il regarde, d'affirmer que la pensée existe mal-

gré l'erreur de ce à quoi elle pense, d'affirmer que la Vie est une boule de cristal qui se voit elle-même — toujours du dedans —, lorsqu'elle a pour tain opaque la peinture d'un monde hostile.

V — Ceux qui peuvent aimer ne sont pas des monstres.

Les animaux peuvent aimer.

Les animaux ne sont pas des monstres.

Nous avons besoin de syllogismes pour ne pas perdre courage. Le manchot ne perd pas courage, il rêve d'océans poissonneux, de printemps perpétuels, de phoques-léopards soumis, d'un Dieu-émanchot dont l'Antarctique est l'éternelle demeure. Mais ses syllogismes sont fautifs. Nous avons la capacité de nous représenter un but, une finalité, un avenir meilleur. Car sans nos visions d'avenir nous perdriions rapidement courage. L'animal conduit par l'instinct et non par des représentations a-t-il moins de mérite ? Nous trouvons nos instincts nobles lorsqu'il s'agit de prendre soin de nos enfants : pourquoi le manchot qui gravit la montagne pour aller nourrir ses petits serait-il moins noble ?

Nous avons cru que l'être humain possédait l'étincelle et l'équilibre qui lui permettraient d'édifier une civilisation éternelle, — c'était l'âge d'or. Mais les fils de Dieu ne pourront jamais se diviniser, ils seront toujours d'incorrigibles délinquants. L'humanité a multiplié la violence contre elle-même, — c'est de nouveau l'âge de pierre, de celle dont on fait les déserts. Nous ne trouverons de salut que dans la périphérie tumultueuse des dieux-manchots, et non dans la croyance d'une Vie désincarnée.

Michaël La Chance

UNIVERSIDADE DE EVORA  
Arquivo

Quand la lune est toute ronde  
elle vole des étoiles aux yeux  
les chiens ne rêvent plus  
et je marche les mains nues  
dans un jardin de fourmis volantes  
où les pierres sont moins noires que le jour

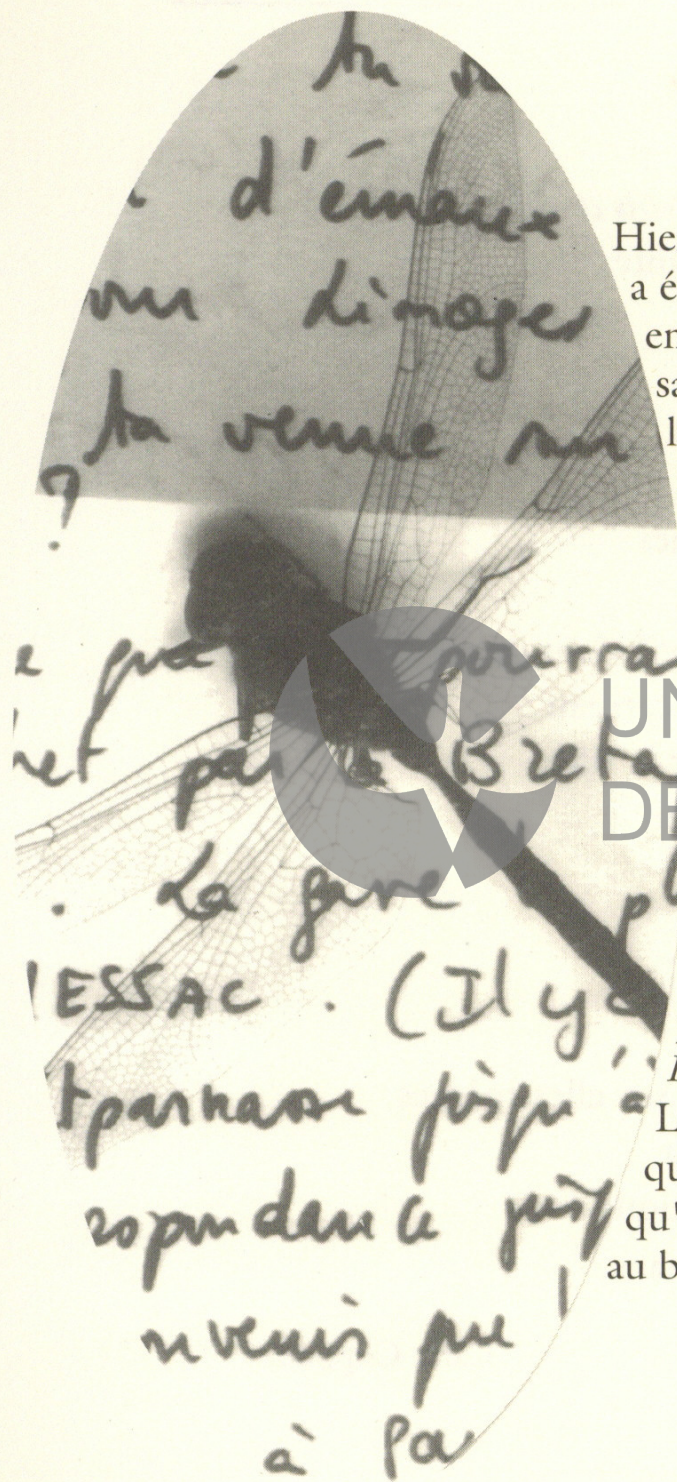
UNIVERSIDADE  
DE ÉVORA  
José Acqueleir





Il y a a rationnement  
pour les numéros civiques *32-bis à 416*  
grands consommateurs de réalité.  
Aujourd'hui est sans confort  
et les ouvreuses du sentiment  
font ce qu'elles peuvent.  
Tu ne prêtes pas attention  
au babil du sang dans les veines  
à l'instant froissé par l'usage.  
Le chat joue avec un bruit qu'il vient de piéger.  
Une lune déjà sucée givre au carreau.  
On sent le travail du froid sur la ville  
le poids des choses se décupler.  
Te voilà dans l'heure pure  
avec une petite autonomie  
quelques mètres de jeu  
avant d'atteindre demain.  
Les nuits-pelures s'enroulent sur elles-mêmes.  
Tu te confies au premier venu  
— vérifie son numéro de pratique —  
le métier est infesté de charlatans.

Carle Coppens



Hier que j'avais raturé  
a été repris par un autre  
en mieux, à ce que l'on en dit  
sans les fautes de goût  
les mauvais accords.

Depuis, c'est la nuit par la face nord  
chaque fois plus abrupte  
c'est l'astre-insecte grimpé au haut d'une  
heure

que je n'arrive pas à atteindre  
c'est le sommeil tiède qu'alimente la  
citerne.

Je fais le décompte du TEMPS®  
passé en petites frayeurs, en crispations  
en piétinements.

Vu la qualité du dernier numéro  
je renouvelle mon abonnement au  
*Dérisoire*.

Le corps m'ancre  
quand le reste défile  
qu'il ne subsiste aucun intérêt  
au bon usage de l'inquiétude.

Carle Coppens

Tu vois-là ? tout près du pré, de biais,  
à droite du bois drabe,  
la vois-tu, la biquette gauche?  
Regarde vers le clos enclos vert,  
elle s'y trouve et se vautre  
dans son ennui.  
Écoute, toi, mangeur d'aires, libre apôtre.  
Entends bien ce qui suit :



LA FABLE AFFAIBLIE  
PAR LA MOLLE MORALE  
D'UNE CHEVRE  
ÉCHEVELÉE.



Quand à son cou sa courte corde  
serre ses sens au lasso,  
une chèvre conne et docile  
semblait-il,  
tout à coup s'enrage, s'échevelle  
et s'acharne à vouloir se changer les idées.

Dans le chaud pâturage, elle chiale et cherche  
déniche la pierre plate et là s'enfarge,  
se cogne, culbute à pleins pieds,  
tombe, chute, touche enfin le sol brûlant.  
Volontairement.

Plan parfait pour peindre son décor de rêveries,  
puisque biquette endormie  
se retrouve sonnée et nez à nez avec la suite :  
Fuite pour une bête platement bornée.

Dans son songe, l'inconsciente se voit  
chèvre de feu voulant hennir.

Forte, fringante et affriolante  
dans des jardins herbus;  
air bu.

De ses sabots, elle tabasse des terres flétries,  
fle, nifle, renifle du trèfle fleuri.  
Broute, rote tourbes et broussailles;  
soûle, la repue s'emmêle.

Insouciante, belle  
elle marche et charme des troupeaux avachis  
se pavane, pavoise, zieute  
Bêle à tous vents, hurle et jase-s'en mêle,  
racle, râpe ses cornes au cul des ovins laineux,  
s'emmaille,  
amoureuse et rebelle.

Déchaînée, déchéante,  
Toute puissante,  
la bique pisse  
puis lèche son urine puante.  
Sans cesse, elle cabriole, folle, rit,  
ruminante race grimpante.  
Poils rêches, raidis,  
sans laisse, elle rugit.  
Si.

Si on pouvait, pendant son sommeil,  
avoir agi et non dormi...

Sous le soleil,  
la gauche chèvre desséchée se réveille  
suante et échevelée,

suintante et écervelée,  
souillée.  
Et encore liée.

Il est facile de s'enfermer,  
créer en rêves des scènes closes,  
se rebiffer, remuer, ruer  
dans les brancards d'une songerie.  
Plus palpitant pourtant  
de vivre vrai dans la vraie vie,  
avoir hâte à aujourd'hui  
pour mordre la corde du temps.

Surtout qu'une fable ne se tient  
que si la suite des sons rassemblés  
ne révèlent pas qu'un songe,  
mais au mieux un soupçon de réalité.

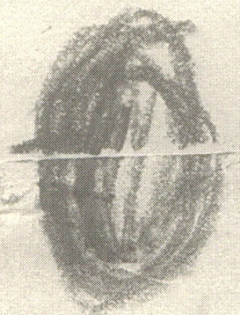
Amant de l'air, apôtre attentif,  
mémorise ma morale molle:  
Tout le temps que tu têtes à travestir  
ce que tu es par ce que tu voudrais être  
est un temps tentant,  
cependant incontinent.  
Inconsistant.  
Et comment.



UNIVERSIDADE  
DE ÉVORA



*Num p[ro]p[ri]o p[er]to*



UNIVERSIDADE  
DE ÉVORA

SU

LA TRISTE HISTOIRE  
DE L'ÉLÉPHANT INSOMNIAQUE  
QUI NE RÊVAIT PAS  
OU SI PEU

Dans le voisinage, il était bien connu, son allure éléphantinesque le démarquait du va et vient de tous les jours, c'était beaucoup; beaucoup trop, car sa vie était déjà assez compliquée, il n'avait pas besoin de se faire remarquer en plus.

À la fin de son adolescence, il s'était fait bannir du clan et avait dû quitter sa contrée natale pour s'exiler dans un pays peu accueillant et surtout très bruyant. Il habitait depuis, dans une banlieue de New York, une maison assez grande, car au centre ville les appartements étaient trop petits vu sa taille. Il avait fini par s'habituer à utiliser les trains de banlieue pour aller travailler tous les matins. Il travaillait au centre ville, comme balayeur dans un zoo. C'était le seul emploi qu'il avait déniché, et finalement il s'y plaisait bien, pouvant discuter avec des animaux d'autres espèces, se sentant ainsi moins seul.

Chaque jour, vers cinq heures, il allait prendre un pot au «Café des Éléphants». Endroit où jeunes beatnicks et hommes d'affaires élégants se croisaient sans trop se froisser. Il faisait toujours sensation lors de son passage, étant donné le nom du lieu. Les propriétaires lui gardaient un jus de bananes bien frais, tous les jours, sauf la fin de semaine. Ensuite, il prenait le train de 6h30 pour pouvoir être chez lui vers 7h15 et ainsi regarder les nouvelles sur ABC. Évidemment, comme vous pouvez vous l'imaginer, le soir n'était pas sa période de la journée la plus aimée et la plus animée. Il sentait la solitude lui peser et tout le poids de sa différence d'éléphant l'attristait. Vers dix heures, il se couchait en espérant chaque fois bien dormir.

Mais tous les soirs, après avoir dormi deux ou trois heures, il se réveillait et ne pouvait plus se rendormir avant quatre ou cinq heures du matin. Une seule chose pouvait le sauver de ses nuits d'insomnie : un rêve qu'il faisait, mais si peu souvent.

Un rêve de chaleur et d'eau. En couleurs, surtout en bleu et vert. Il rêve qu'il vole au-dessus de la mer. Il est au-dessus de l'océan Atlantique et puis soudainement il surplombe son village natal. Il reconnaît les bâtiments. Peu de choses ont changé. Il croit que les habitants du village

ne l'ont pas vu, mais au contraire, ils sont tous sortis sur la place centrale et l'applaudissent avec force et joie. Des clameurs lui parviennent: "C'est lui, c'est Polo, celui qui vit en Amérique!" Il est très ému de tant de reconnaissance et fait quelques cabrioles dans les airs pour les remercier et leur donner un bon spectacle. Il trouve qu'il a beaucoup de facilité à voler et il est très étonné de tant d'applaudissements. Les gens lui envoient des ballons de toutes les couleurs, il en attrape un, le nom de son village y est inscrit en lettres oranges. De plus, il reconnaît son cousin Désiré, celui avec lequel il avait fait le mauvais coup de nouer la trompe de l'oncle Serge. Les souvenirs le remplissent d'un bonheur indescriptible et, en général, c'est vers ce moment-là qu'il se réveille.

À son réveil, il lui est arrivé de trouver un ballon dégonflé auprès de son lit. Sur ce dernier il pouvait lire le mot *NOUSOMLA* en caractères orangés.



Maïcke Castegnier

Un seigneur, revenant de guerre, traversa une forêt et, invité par la douceur de l'ombre et la fraîcheur d'un ruisseau proche, succomba à l'invitation du sommeil. Il s'allongea sur la mousse, protégé par ses gardes qui veillaient son repos. À peine fut-il endormi que, de sa bouche ouverte, un petit animal sortit et s'aventura le long des berges, à travers les hautes herbes. Un chevalier de sa suite eut l'idée d'étendre au-dessus du courant d'eau son épée que le petit animal franchit aussitôt avant d'aller sur l'autre rive s'enfoncer dans une caverne au flanc du coteau. Plusieurs heures passèrent puis l'animal reparut et s'enfonça dans la bouche du dormeur. Celui-ci se réveilla et raconta son rêve :

— J'ai marché longtemps dans la forêt, dit-il, longé une rivière puis, ayant trouvé un pont, m'engageai sur l'autre bord dans une profonde caverne où bientôt s'offrit à ma vue un magnifique trésor.

Le chevalier raconta alors à son seigneur ce qu'il avait vu et, comme le rêve correspondait à la réalité, ils

suivirent tous deux le chemin emprunté par l'âme et découvrirent effectivement un magnifique trésor.

Légende racontée par Pierre Malrieu  
in «Le bestiaire insolite»





## NARCISSE

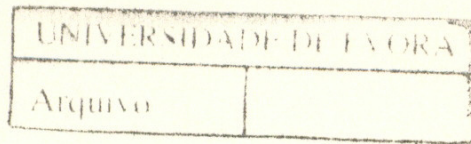


Un jour, en marchant, j'ai rencontré une roche.  
Elle palpitait.  
Curieuse, j'ai trouvé la porte et je suis entrée.  
À l'intérieur il faisait chaud. Il y avait de quoi boire et à manger.  
Je m'y suis installée.  
Sa peau m'a semblé comme des murs alors je l'ai décorée.  
Ses oreilles me permettaient d'entendre ce qui se passait dans  
le monde extérieur.  
Son coeur nous réchauffait et je prenais grand soin de toujours  
alimenter ce feu.  
Distraite, j'étais heureuse.

Une nuit, j'eus un rêve.  
Un animal blessé m'appelait. Je n'arrivais pas à discerner sa forme mais je voyais distinctement sa plaie, ouverte. Je comprenais son mal.  
J'essayai d'expliquer à ma roche les raisons de mon départ.  
Elle se referma sur elle-même.  
Triste, je partis à la recherche de mon animal.

Je marchais longtemps. Je traversais villes et campagnes.  
J'entendais sa voix plaintive mais à nulle part croisions-nous chemins.  
Arrivée devant un cours d'eau, je me penchai pour m'abreuver.  
Il était là. Il me regardait.  
Ses yeux flous m'appelaient, m'appelaient.  
J'ai plongé pour le rejoindre mais plus je nageais, plus il s'éloignait et moi, je m'épuisais.  
À force de nager, de fatigue je me suis endormie et, lentement, j'ai sombré jusqu'au fond de l'eau.  
C'était un sommeil profond où même mes paupières restaient immobiles.  
Un sommeil sans rêve.  
Je ne sais pas combien de temps je suis restée ainsi.  
À quoi bon compter quand on dort l'éternité?  
Mais mon animal, lui, dépérissait. Il n'était plus que le reflet de lui-même.  
Il devait agir vite.  
Il ramassa du bois, de l'écorce et des roseaux.  
Avec, il me confectionna une camisole qui allait aussi me servir de radeau. Il me hissa à l'intérieur et me ramena jusqu'à la rive.  
Mon premier respir fut pénible mais le regard que mon animal posait sur moi me remplit du désir de vivre.  
Sans nous expliquer, nous partîmes côte à côte pour le voyage du retour.  
Bientôt nous aperçûmes ma roche, langoureuse sous le soleil.  
Elle nous attendait.  
Et dans l'attente... elle s'était faite belle.

Louise Gagnon



## L A C H I E N N E

Souvent je la regardais rêver, couchée de tout son long sur le flanc et sur le sol de la cuisine, ou devant la cheminée quand le feu avait bien voulu prendre. Elle dormait, elle rêvait, ses quatre pattes — parfois seulement celles de derrière — agitées de brefs mouvements convulsifs imitant ceux de la course, les babines tremblantes laissant passer de petits gémissements et aussi bien, j'en aurais juré (j'en jure encore), de petits rires. Elle était longue et noire, elle était belle, et plus belle encore d'être rentrée à l'instant d'une de ses fuites dans les bois et les prés qui nous entouraient seuls, dans les anciennes carrières et dans la nuit prochaine, courant bien plus après le vent qu'après une proie, après le vent et ses écarts. Elle était revenue, luisante de ciel et, bientôt, de sommeil. Elle ne mentait jamais, elle avait eu tout le plaisir, tout l'espace, tout le temps, et elle avait mangé. L'amour, elle l'avait aussi et pourtant je n'ai jamais connu sommeil plus *panique* que le sien. Rêvait-elle l'oiseau lourd qui s'était envolé, les mûres qu'elle cueillait du bout des crocs avec une délicatesse que je n'ai vue à aucune fille, ou l'odeur folle des champignons ? Rêvait-elle encore l'espace, le bruit du sang ? Rêvait-elle la cascade ? Était-je quelquefois la matière de son rêve ?

Pierre Peuchmaurd

## — L'Oie de Cravan —

**Vient de paraître :**

UNE AUTRE HISTOIRE TRISTE.....Gigi Perron

**À paraître :**

AQUARIUM .....José Dubeau

1971.....Myriam Cliche

PARFAITS DOMMAGES.....Pierre Peuchmaurd

*NOTRE CATALOGUE D'OPUSCULES VENUS DE LOIN EST  
DISPONIBLE SUR SIMPLE DEMANDE. IL VOUS SUFFIT  
D'ÉCRIRE AU 5460 WAVERLY MONTRÉAL H2T 2X9.*



UNIVERSIDADE

DE ÉVORA

*250 copies de ce boîtier  
ont été assemblées à la main à Montréal  
par quelques fiers lutins.*

*Achévé d'imprimer sur les presses de  
l'imprimerie La Providence  
pour le compte de L'Oie de Cravan  
en décembre 1995.*



UNIVERSIDADE DE ÉVORA

Arquivo

FCS

1 01.226

# L'ANIMAL RÊVE

*La revue des animaux*

*— Numéro hors troupeau —*



UNIVERSIDADE  
DE ÉVORA